

CRITIQUE FFFH : PETITE SŒUR

En 2015, les co-réalisatrices vaudoises Stéphanie Chuat et Véronique Reymond n'avaient qu'une envie : écrire un film pour des acteurs non-francophones, et même, pourquoi pas, un film pour Nina Hoss qu'elles ont découverte dans « Barbara » (Christian Petzold, 2012). Voilà qui est chose faite avec leur dernière création « Schwesterlein », fruit d'une rencontre improbable avec l'actrice au détour d'une boutique pendant la Berlinale.

Le lien qui unit les deux personnages principaux se devine dès les premiers plans montrant une donneuse et un receveur isolé en chambre d'hospitalisation stérile. Les voix masculine et féminine se répondent dans le morceau de Johannes Brahms, qui donne son titre au long métrage, et pose ainsi les jalons des moments de dialogue complices entre les jumeaux Sven et Lisa, brillamment interprétés par Lars Eidinger et Nina Hoss.

Bien que la maladie soit tout de suite présente à l'écran, le récit évite l'écueil d'un regard plein de pitié sur ce comédien qui se bat pour monter une dernière fois sur scène, et propose une ambiance légère, intimiste, avec des répliques teintées d'humour par instants, et d'autres plus cinglantes. Le duo de réalisatrices, qui a déjà traité du thème de l'imminence dans ses précédents films – par la fiction avec « La petite chambre » ou encore par le documentaire avec « Les dames » – dresse un portrait solaire, notamment grâce à la photographie, de ce personnage qui se greffe soudainement à sa famille, dont les failles de chacun de ses membres sont révélées de manière très touchante.

A commencer par la mère constamment marquée par l'échec (même pour doser du sirop pour ses petits-enfants); une vieille emmerdeuse interprétée par Marthe Keller, qui d'ailleurs se réjouissait d'incarner ce rôle à contre-emploi de « la bourgeoise en costume Armani » qu'on lui propose d'interpréter habituellement, raconte Stéphanie Chuat, lors du Podium de discussion. Et bien évidemment, une petite sœur, Lisa, sur laquelle est centré le récit; ce qui est plutôt original d'avoir focalisé l'attention sur sa vie à elle, qui est en bonne santé. C'est elle qui accompagne et veille sur Sven durant son long et douloureux chemin avec la maladie. Si tous deux partagent une force créatrice, Lisa doit elle aussi puiser dans ses ressources pour se remettre gentiment à écrire, et tourner son regard vers l'avenir, littéralement. Les personnages masculins, à savoir son mari et son ex-mari David, le metteur en scène – interprété ni plus ni moins par Thomas Ostermeier – pensent sans cesse à leurs propres intérêts, sont déconnectés de la réalité de Sven, ne se focalisant plus que sur son état de santé, et répètent qu'ils sont "désolés", la poussant à se distancier d'eux, et à tracer sa propre voie. Son projet d'écriture pour mettre en scène son frère, une reprise du conte « Hansel et Gretel » des frères Grimm transposé dans un monde plus adulte, tisse une métaphore inattendue et bienvenue, dépeignant le cancer comme une sorcière. Peu de mots, pourtant si évocateurs, notamment dans cette dernière réplique : « tout ce que les enfants veulent, c'est jouer. »

En somme, « Schwesterlein », c'est une première lumière clignotant depuis une chambre, un monologue récité, puis répété à deux; une seconde lumière clignotant à la fenêtre, un monologue écrit, puis récité à deux; enfin, le silence et la nuit. Si le plan de fin est certes prévisible – ce qui ne réduit en rien sa portée émotionnelle – chaque élément du récit est amené de manière subtile, au bon moment, et de manière tout à fait crédible (par des photographies retrouvées, des mises en abyme,...). Comme ce moment à la cafétéria de l'hôpital, lorsque Lisa retient ses pleurs au téléphone et qu'un visiteur inconnu lui manifeste un peu d'attention, d'empathie. Nous aussi éprouvons de l'empathie pour cette petite sœur, et versons même une petite larme.